

Macoder

Assis par trois (c'est le début d'une grande journée d'octobre, une journée qui en durerait deux, le samedi et le dimanche réunis en un jour, une entorse à l'année). Par trois, les sœurs Noringe, Ezia au carreau, Andrea au milieu, une femme côté couloir, un enfant sur les genoux, soit quatre avec l'enfant. Trois sièges moulés, solidaires, aux rebords ourlés, avec une assise creusée au diamètre d'un fessier moyen, valable aux plus simples comme aux mieux influents, puis trois dossiers profilés, convexes, galbés comme une femme enceinte de quatre mois afin d'accueillir les reins et, à force de trajets, entre les sièges, des emballages, des journaux, des canettes écrasées. Dossiers et accoudoirs sont poinçonnés d'impacts de brûlure ; c'est simple, on y éteint ses mégots, à même, chacun en use. Devant, derrière, assis, debout, les voyageurs crachent, c'est plus fort que tout, une routine, une manie qui dessine une ligne salivaire dans la travée

des autobus. Cracher, il y va de l'hygiène, un tic national.

L'enfant penchait selon les coups de volant, s'affaïlait d'un bord à l'autre, des revirements que rattrapait sa mère en corrigeant ses jambes, ouvertes, inclinées par deux, fermées, en ciseaux. À chaque occasion centrifuge son genou allait cogner celui d'Andrea. Les sœurs se tenaient par la main, leurs pouces se donnaient des virgules de câlins aux phalanges, le gamin versait, sa mère redressait, un cahot changeait tout. Jours saints, les Noringe tiennent leur vœu, elles vont processionner, rendre leur supplique à Notre-Dame de Jabuti.

Deux fortes filles. Ezia étudie l'ethnologie à l'université de Macoder, troisième année. On a lu d'elle quelques contributions photocopiées traitant de dévotion populaire – les médailles miraculeuses, les reliquaires, les ex-votos que confectionnent les caboteurs amazoniens, les objets de procession... –, toutefois elle n'est plus si certaine, on le lui a dit, l'ethnologie ne mène nulle part, du moins ici, en ce pays. Son goût s'émousse, elle songe à renoncer, reprendre du début, tâter d'une autre discipline, l'anglais, l'espagnol, les langues mais autre chose. C'est surtout son bâti. Il la déconcerte, il lui pèse. Épaisse, où qu'elle soit, quoi qu'elle fasse, sans variété plastique, une ceinture abdominale commencée dès le buste, prolongée en dessous du bassin. Cernée

d'elle, Ezia Noringe porte une féminité inaperçue qu'elle se connaît pourtant, ensevelie quelque part dans son opulence, une féminité repliée qu'aucun garçon n'aurait l'idée d'aller sonder. Alors elle s'aide, se façonne une silhouette, décentre son type; elle cherche à imiter l'ampleur altière de sa sœur, peine perdue : elle est voûtée, on la voit toujours les épaules en avant, comme une coiffure manquée mais préférable.

La cadette Andrea sera kinésithérapeute. Elle fait surtout du poids, lanceuse de poids, qualifiée, dix-neuf ans, elle envoie si bien les boules d'acier que par deux fois elle concourut hors des frontières, en pays limitrophes. Catégorie femme. Des poids mais aussi des disques, des marteaux projetés à de fortes distances, toutes sortes de masses. Leur père Helder tient son affaire à Orvilín, non loin de Macoder, une fabrique de filets à papillons, *Borboletão Ltda.*, six machines, onze employés, des linéaires de bobines, des kilomètres de fil à l'année, des millions de nœuds hebdomadaires, mailles lâches (vingt millimètres de côté), de plus serrées (cinq millimètres), des secrets de métier, un treillage sans pareil, une souplesse des tiges, un atelier de cerclage, ses rets prisés jusqu'à Java, dans le Brabant, en Zambie et, pour ses filles, une jeunesse à croisillon, une enfance réticulée, l'adolescence dans des losanges, des années dans les manches à air, deux sœurs énormes.

L'autobus avala la via dos Anjos en se raillant des freins, léonin d'acabit, s'appropriant les carrefours; il suffit de se faire entendre. Les coups de klaxon ensemble tissent l'inépuisable bavardage de la ville. Ils sont le remplissage des jours, un dédoublement du temps, une espèce de bagou dénué de teneur; chacun d'eux compose «l'ode à la minute» car l'essentiel ici, à Macoder, est de farcir l'instant avec du bruit, quel qu'il soit, comme s'il ne fallait surtout pas oublier d'en produire, de remercier la vie, ce qu'elle nous a concédé. Ils n'avertissent pas, ils sont plutôt l'affirmation prioritaire de chaque individu et l'expression innée d'une joie aux contrevenances: bien placé, bien corné, un moindre coup de klaxon est capable d'en redire à un feu rouge. Via dos Anjos, rua Barbosa, praça do Progresso, puis la ligne 127 remonte l'avenue Matafé. Les bus en ce pays sont des vivariums ambulants, des bains-marie cubiques brassant une moiteur urbaine qui se referme sur leur passage. Ils vont vitres closes sinon celle du chauffeur, une mince ouverture pour se défendre des fournaises épanouies dès les premières séquences de l'aube, alors ils roulent porte ouverte, sous l'équateur, de quoi remplir l'habitacle d'âcres mélanges. Moitié dedans, une grappe d'usagers tient au vide, sur le marchepied. Ils prétendent entrer, s'en prennent aux passagers tassés dans la travée, au-delà des portes accordéon, eux-mêmes invectivent leurs voisins, lesquels harpaillent les

voyageurs assis, tout le monde se honnit, beaucoup fument, les insultes valent des bonjours, le conducteur conduit. Comme tous il crache mais ses déjets vont à l'enclos de sa cabine, sans partage. Sa musique est pour tous, poussée au comble, une radio ligotée au levier de vitesses, comme si l'amas des décibels était capable de tenir tête à l'étuvée tropicale.

Les bus ne marquent pas toujours les stations, que l'on veuille descendre ou monter. Si le chauffeur estime un retard (l'horaire, une des notions les moins recevables en cette contrée), s'il est pressé de rejoindre ses collègues au dépôt ou qu'à pleins gaz il dépasse un véhicule, il saute les arrêts, à discrétion. Les usagers ont pour lui des jurons à trois mots, « *filho da puta* », « *puta da mãe* », « *mãe da puta* », une vraie généalogie, une filiation dans l'insanité. Hargnes heureuses, puis de s'égayer, de reprendre l'entrain là où il en était, renouer avec l'impayable humeur vissée aux jours. Pays déconcertant où le positivisme emporte tout d'abord. Ainsi, pour demander votre chemin, il ne faut surtout pas se montrer trop affirmatif, dire par exemple « la poste est bien par là ? » car il vous sera répondu oui alors qu'elle est dans votre dos. On rechigne à dire non. Et de toute façon, même à demander où elle se trouve au juste, la poste, il est possible qu'on vous rétorque d'aller droit à seule fin de ne pas décourager l'orientation dans laquelle vous vous trouvez.

Les sœurs Noringe se caressaient les doigts, l'enfant s'affalait, Ezia tempérait la touffeur en appliquant sa tempe sur la vitre du bus. Au point mort, dernier feu rouge de l'avenue Matafé, les vibrations du carreau lui remontaient au visage, mouraient dans les narines. De la fenêtre à cette heure elle voyait défiler un ruban de pèlerins mordant sur la chaussée, au pas, les mains agrippées sur une corde de chanvre, une pieuse cohue, dix dévots enrôlés sur la route, s'admonestant comme s'aidant, certains accroupis, l'un d'eux couché sur le dos avec un bras derrière la tête, sans lâcher la corde, un amas d'idolâtres vautrés comme un radeau, adulateurs d'une vénérable patronne de bois postée loin de là, à Jabuti Queimado, en forêt. Ils seraient bientôt des milliers de pèlerins auxquels elle allait devoir se mêler, deux jours de marche à porter son serment tout au long du chemin, sans faillir. Elle en concevait un heureux mouron.

Les sœurs partagent une chambre près du campus universitaire, à Uruçaï. Ezia s'était réveillée tôt, un œil sur deux, la vue quadrillée par le tulle de la moustiquaire. Dehors les hirondelles d'Uruçaï se bataillaient en cris d'aiguilles. Par la porte de sa chambre elle voyait revenir les genoux d'Andrea levée la première, des genoux copieux comme les siens, tenus par des mollets potelés. Soudain les hanches cessèrent. Dans le chambranle la championne se dévêtait avec des mouvements du bassin pour aider au passage de

la jupe. Ezia la vit chuter, sur les chevilles, une fane bleue, un cercle mol qu'Andrea enjamba comme on passe une flaque, sans la toucher, une gambade obèse sur la pointe des pieds. Puis les jambes disparurent du chambranle. Andrea se douchait. Aux cris des hirondelles se mêlait le débit du jet d'eau, de longs rinçages. Restait l'auréole de tissu encadrée par la porte, une tonsure aveuïe qu'Ezia regardait de sa couche, l'œil au plancher, une vision résille, le treillis de la moustiquaire renvoyant mille facettes du même objet, le monde entier à petits carreaux. Elle songeait à son vœu, celui qu'elle remettrait aux pieds de la madone, le sien et celui d'Andrea, les leurs et le même, celui d'Helder et de leur mère Deolinda, une prière commune dont elles parlaient depuis des jours.

Le trajet va vite. D'Uruçai à la gare centrale les bus traversent Içampa, Legar Alto, Sertal, des éclats cadastraux intriqués, des lambeaux d'urbanisme, des goitres à Macoder. De moindre gabarit, le leur termina son service sur les derniers zébras de la gare routière, dans le lot des carlingues en épi, contre des grandes lignes, de plus feulants, pulmonaires, quoique les extrêmes frontaliers de l'État n'excèdent pas quatre cents kilomètres. N'importent les distances, tous les moteurs ne rendent pas pareil à la fin, aucun chauffeur n'est le même homme en lâchant le volant. On devine les provenances à leur mine, les moins longs courriers n'étant pas ceux qu'on croie, plus affadis,

chagrins, plus renfrognés que les conducteurs venus d'autres limites. Tous ont conduit, tous ont leur sacoche de service passée au cou, une cassette en bandoulière armée d'orgue à monnaie, un calibre par pièce, ils partagent leur vestiaire au terminal mais l'allant n'est pas le même. Ceux-ci ont cheminé dans un habitacle frais, en caisson climatisé, à température de luxe, fastueuse, anormale au pays. Ils portent une chemise de la compagnie, une cravate agrafée quand ceux-là ont roulé en maillot à bretelles sous la gerbe tiédie d'un ventilateur de poche pincé au tableau de bord, braqué sur leurs suées. Aucun des conducteurs ne revient des mêmes chemins. Les « grandes lignes » ont déjoué des accotements béants, d'inopinés nids-de-poule, parfois si profonds qu'ils roulèrent de tous leurs pneus sur le toit d'une carrosserie fourvoyée dans l'embûche avant leur passage. Les moindres chauffeurs de banlieue se sont colletés à la via Apinagés, la grande avenue au cœur de Macoder. Si c'est un jeu ? Des gamins tour à tour s'allongent au beau milieu de la chaussée, à plat ventre, sans voir, au passage des bus. Il s'agit de retarder l'instant, de se relever le plus tard possible. Les joutes opposent des bandes rivales, on y gagne des billets chiffonnés, on en perd, des revanches recommencées, on y perd plus parfois. Et les plus aguerris conducteurs d'autobus se font tacites à précaution. Ils jouent malgré eux, au volant, embringués par métier, ils savent qu'il ne faut surtout

pas ralentir, changer l'allure ou se prêter à un écart sous peine d'introduire un imprévu dans la partie, un risque subsidiaire. Via Apinagés, longue ligne du nord au sud, vingt gamins tous les jours tuent le temps, torses nus, s'allongent, certains les yeux bandés en fonction des paris, des montants, affinent un calcul devant les roues, poussent l'aléa jusqu'à la dernière limite, bondissent au moment le plus tardif ou roulent comme des cigares sur la chaussée. Ils n'empochent qu'un dixième de la mise, ils jouent des cigarettes à ça, ils jouent des stupéfiants – pas eux, leurs chefs de clan assis au bas des taudis.

Au terminus de Macoder, moteurs éteints, les bus en épi n'ont pas les mêmes galons, on dirait que leurs tôles se jalourent, l'autocar des grandes routes dénigrant le service des navettes. Une chose les distingue : les premiers sont habilités aux marches arrière, ils en ont usé, à ras des bas-côtés, mordant les ravins tandis que les bus ordinaires en seraient dispensés ; ceux-là vont d'un bout à l'autre de la ligne, se rangent dans le même sens puis recommencent la boucle citadine.

Les Noringe descendirent les dernières, des sœurs découplées comme des garçons, deux filles affichant leur éminent bâti, de cou, de torse, de hanches, de tout, jusqu'aux chevilles. Il faut une grande enjambée du marchepied à l'asphalte. C'est que plusieurs centaines de bus accostent chaque jour au même débarcadère et, dès dix heures, le matin, le goudron

ramollit. À quelques centimètres près tous les pneus s'impriment dans le même sillon, pétrissent le bitume, le repoussent, nourrissent une dune de macadam qui grossit, penche, s'affaisse sur un bord, durcit la nuit, se fend. Les plantules en profitent, elles croissent à l'aube dans les gerçures de coaltar avant que le goudron ne redevienne frais. Les bus se rangent, le goudron se gondole, ingurgite le liseron à la façon des plantes carnivores. Ezia à quai tenait la main de sa sœur, la plus râblée des deux sans un soupçon d'obésité, un embonpoint licite. Ample, épaisse, du calcium dans les joues, un cou né des oreilles, des lunettes. Jusqu'à l'ailette nasale qu'on remarquait musclée. Ce qu'il y a de plus osseux chez elle : le menton en spatule. Deux sœurs coffrées, plus que mères de poitrine sans vrai partage d'un sein à l'autre, un grand bossoir au buste, des seins peu situés, très haut et très bas à la fois, de consistance indéfinie. Une ethnologue et une championne de fer.

Les bus convergeaient à la queue sous les doubles marquises ouvertes en V, délivrant leurs contingents de pèlerins au terminus, même débarcadère, même rainure, même bourrelet de goudron repoussé. Sitôt sortis les candidats à la madone couraient vers la gare tandis qu'à quai les sœurs Noringe s'offraient à tous les tamponnages, quai d'Uruçaï où devait les rejoindre leur père, Helder, le fabricant d'épuisettes. Il se doit à son affaire, ses papillons l'empêchent d'aller sur le

chemin de Jabuti mais il a son vœu, chacun l'a, griffonné sur un bout de papier, le papier enroulé dans un sachet, le sachet suspendu au cou des fidèles car la sainte endosse les suppliques à crédit. N'importe quel pèlerin peut se charger de la requête d'autrui, en plus de la sienne. Il la déposera aux pieds de la béate, elle les exaucera. Aussi ce matin Helder devait-il se faire ambassadeur de doléances, commissionnaire d'espairs, gros de quatre vœux, le sien et celui de Deolinda, la mère des filles Noringe. Deolinda, une pitié, attrapée à la main tandis qu'elle fourrageait derrière les ateliers dans un parterre de papayers, on ne sait quelle petite morsure, dard ou crochets, plutôt un dard car à bien se pencher sur la cloque une seule pastille ornait le dôme de pus, du moins au début. Après quelques heures on ne distinguait plus. À l'endroit de la morsure Helder crut bon de pratiquer une incision, de presser, d'aspirer avec sa bouche de mari. L'enflure gagna la main, une main boursoufflée par le garrot sous lequel le poison réussit à passer, tapissant le poignet d'une nappe livide jonchée de tumescences, comme des grumeaux. Alors ce fut la chevauchée du bras, une course entre le venin et le garrot de caoutchouc remonté de minute en minute, jusqu'au biceps. Le soir Deolinda fut prise d'une molle fièvre, plus coriace à mesure, avec dans la nuit quelques divagations décousues, des accès de quiétude rappelés par des pics de soif et, à bout de bras, une bouffissure

désormais violacée. Plusieurs jours alitée et une désolation matrimoniale, le doigt gros, congestionné par l'alliance qu'un médecin ordonna de scier. Veille de pèlerinage, la mère des sœurs Noringe se sentait mieux, libre de fièvres avec toutefois une gêne au visage, une paralysie superficielle côté gauche qui déformait sa bouche et gratifiait son regard d'un écart ophtalmique. Elle parvint à rédiger sa requête de la main droite – elle est gauchère –, un morceau de papier parfumé dans lequel furent emballées les deux moitiés de bague, le tout serré dans un pochon de feutrine rose.

Aux prières d'Helder et de Deolinda s'ajoutait celle de Gorete, cuisinière, l'employée des Noringe depuis vingt-cinq ans, ancienne nourrice des sœurs, appelée Tia, requise en ces journées mariales. Son peu d'aspiration ne laissait place à aucun vœu personnel, elle se ralliait au souhait de tous, que Deolinda soit déchargée de son mal. Enfin le fabricant d'épuiettes devait remettre à ses filles l'illisible vœu de l'aïeule, une écriture sans queue ni tête, les volontés de sa propre mère, Maria octogénaire, incapable de se souvenir qu'un jour elle connut la mémoire, une vieille rencognée, des heures assise, de brèves éclaircies pour la Sainte Madone de Jabuti qu'elle confondait avec sa bru, avec les ouvrières maniant les lés de tulle lorsqu'on plaçait son fauteuil devant les ateliers où des piqueuses électriques nouaient des longueurs de fil.